

ANATOLIE.

ROUTE 75.

DE SYRA A SMYRNE.

(52 lieues marines. = 286 kil.—17 heures de navigation.)

En sortant du port de Syra, le navire se dirige vers l'E.-N.-E., laisse à droite l'îlot de Gaïdouro, puis la grande et la petite Délôs (V. p. 262), et passant entre les îles de Myconos (V. p. 263), de Tinos (V. p. 260), s'engage dans une mer plus ouverte, et appuie davantage au N.-E., laissant à une assez grande distance à l'E. les îles de Nicaria et de Samos (V. R. 90) et le golfe profond de Scala Nova. On double bientôt l'îlot de Venetico et le cap Mastico ou Thimino, la pointe la plus méridionale de la grande île de Chio, pour s'engager dans le large canal qui sépare cette île du continent, canal semé d'un assez grand nombre de petites îles. Ce sont d'abord, dans la partie la plus resserrée du canal et à la hauteur du cap Blanc (Aspro-Kavo), qui appartient à l'Asie, et du cap Hagia Hélénî (Posidium), qui appartient à l'île de Chio, de petits îlots portant le nom si commun de Gaïdouro-Nisi (îles de l'Ane); ensuite s'ouvre à l'E. la rade de Thechmèh (Cyssus), célèbre par deux batailles navales, la destruction de la flotte d'Antiochus le Grand par les Romains, l'an 193 avant J.-C., et celle de la flotte turque par l'amiral russe Alexis Orloff et l'Anglais Elphinstone, l'an 1770 après J.-C. Au delà de la capitale de Chio (V. R. 90), se dressent au N.-O. d'une baie profonde, creusée dans la côte d'Asie, les îlots déserts de Goni (anciennement Hippi), et de Spalmadores (anciennement Enusæ). A l'O. l'île de Chio étale ses

belles montagnes et ses côtes fertiles. Remontant ensuite vers le N. le canal d'Egri-Limani, compris entre les îles Spalmadores et le continent, le navire range des falaises escarpées, et doublant le Kara-Bournou (cap Noir, anciennement cap Melæna), formé de rochers abrupts d'un aspect pittoresque, se dirige au S.-E. pour pénétrer dans le vaste golfe de Smyrne, qui ne compte pas moins de 53 kil. de longueur et de 8 à 24 kil. de largeur; sur la gauche, à l'E., le continent projette en avant le promontoire de Karadja-Fokia, où s'élevait l'antique Phocée, dont les hardis navigateurs vinrent fonder notre Marseille. Au delà de ce promontoire s'étend une lagune peu profonde, dont les grèves sablonneuses sont couvertes de salines: tout le long du rivage se dressent de petites buttes blanches, formées du produit de cette exploitation. A droite, à l'O., on range l'île de Makronisi ou de Douvlak, plusieurs petits îlots et la presqu'île montagneuse où s'élevait Clazomène. Le navire se dirige alors directement à l'E., longeant d'assez près le rivage méridional du golfe, pour éviter les atterrissements que présente la côte N. à l'embouchure du Guédiz-Tchaï, l'antique Hermus, sur la vallée duquel le regard plonge à une grande distance. On pénètre ainsi dans l'arrière-golfe de Smyrne, admirable bassin, qui pourrait contenir les plus puissantes escadres, et qu'enserrent de tous côtés des montagnes aux formes nobles et douces, que la chaude lumière du ciel d'Ionie fait resplendir des couleurs les plus vives et les plus harmonieuses. Bientôt apparaît Smyrne, qui présente de loin l'aspect oriental le

plus saisissant: ses blanches maisons, ses minarets élevés se détachent sur les sombres cyprès du cimetière; derrière, se dresse le mont Pagus, couronné par les ruines de la citadelle génoise. Autour de la ville s'étend une large vallée, riche de végétation, qui rappelle par sa configuration la *Conca d'Oro* de Palerme. Les montagnes qui l'entourent présentent au N. les lignes les plus douces, et cette coloration bleue, pure et transparente, que nos peintres vont maintenant chercher avec tant d'ardeur en Orient. Les montagnes du S., mieux boisées, sont d'un caractère plus sévère; les deux pics principaux, appelés les *Deux Frères* ou les *Mamelles*, présentent un aspect plein de grandeur. On laisse à droite la forteresse turque de Sandjak-Kalèh, bâtie sur une pointe sablonneuse, à une lieue environ de la ville, puis, en s'approchant davantage, on distingue d'abord les bâtiments du Lazaret, puis une vaste caserne, défendue du côté de la mer par une batterie rasante; le *Konak*, ou palais du pacha; les restes des fortifications génoises, et enfin les coupoles et les minarets des mosquées principales. De près, la ville est loin de répondre à l'aspect grandiose que lui donnait de loin son admirable position. Le port, sans animation, est entouré d'un quai bâti sur pilotis, formé de petits cafés et de maisons d'assez pauvre apparence, où l'on distingue cependant les hôtels principaux, et les demeures des consuls, reconnaissables aux mâts élevés sur lesquels flottent les pavillons de leurs nations.

SMYRNE.

I. Renseignements.

Débarquement.—Les formalités de débarquement, en ce qui concerne la police et la douane, sont presque nulles, et facilitées au besoin par le baghchich. Les autorités sanitaires ne sont sévères que pour les provenances d'Égypte et de Syrie. Pour tout ce qui concerne les barques,

les drogmans, portefaix, on peut se reporter à ce que nous en avons dit à l'article Constantinople, p. 349 et 350.

Les monnaies sont les mêmes que dans la capitale, mais le kaïmé ou papier n'a plus cours.

Hôtels, pensions, cafés.—Hôt. naval de Salvo, hôtel des Deux-Augustes, hôt. d'Orient; la pension suisse de Marco, la pension de Mme Maracini, de Rosa, etc. Le prix, dans tous ces hôtels, est de 8 à 10 fr. par jour, tout compris. Un repas séparé, pendant une relâche, coûte proportionnellement plus cher: le déjeuner, 4 fr., le dîner, 6 fr. Il y a le long de la Marine plusieurs cafés à l'européenne, et partout, dans la ville, des cafés à la turque.

Lazaret.—Le Lazaret de Smyrne est vaste et convenable. Le prix d'une chambre est de 115 piastres (23 francs) pour cinq jours de quarantaine, mais chacune peut contenir jusqu'à dix personnes, et la dépense peut se partager. Un maître d'hôtel de la ville se charge de l'ameublement des chambres et de la nourriture des voyageurs, au prix de 56 piastres (11 fr. 50) par personne. Le transport par eau, du Lazaret à la ville, est de 10 piastres par voyageur, bagage compris.

Bazar, commerce, etc.—On trouve au bazar des boutiques assez bien fournies des produits de l'Orient et de l'Europe. Smyrne possède un cabinet de lecture, des casinos, un petit théâtre, où joue souvent une troupe italienne.

Chevaux de selle, ânes.—On trouve partout, et notamment en face des hôtels du port, à louer des chevaux de selle ou des ânes pour parcourir Smyrne et ses environs. Les ânes commencent déjà, à Smyrne, à devenir la monture la plus usitée pour les courses ordinaires. Par leur allure vive et semillante, ces animaux ne ressemblent en rien à ceux de nos pays. Le voyageur pressé par le temps fera bien de louer immédiatement une de ces montures pour aller d'abord, par la *rue des Roses*, visiter le pont des Caravanes, le mont Pagus, et, rentrant par le quartier juif, parcourir le Bazar, les mosquées, etc.

Bateaux à vapeur. — 1^o *Bateau omnibus.* Un petit bateau à vapeur fait le service des environs de Smyrne jusqu'à Bourabat.

2^o **Paquebots à vapeur.** — 1^o *Messageries françaises.* — Pour Mételin, les Dardanelles et Constantinople, tous les mardis. — Pour Syra et le Pirée, tous les 15 j., le mardi. — Pour Syra, Malte et Marseille, tous les 15 j., le mardi.

Pour les Échelles de Syrie et d'Égypte, tous les 15 j., le lundi.

Lloyd autrichien. — Ligne d'Anatolie, pour Mételin, Capo-Baba, Ténédos, Dardanelles, Gallipoli et Constantinople, tous les vendredis et tous les mardis. (Trajet en 36 h. — Correspondance à Dardanelles, avec la ligne de Salonique et Volo.)

Ligne gréco-orientale, pour Chio, Syra, le Pirée, Zante, Corfou, Brindisi, Ancône et Trieste, tous les vendredis.

Ligne de Syrie-Caramanie, pour Rhodes, Chypre et Beyrout, tous les 15 j., le vendredi (trajet en 5 j.). A partir du 15 mai, à l'époque du pèlerinage, le navire continue jusqu'à Jaffa et Alexandrie. — Correspondance à Chypre avec la ligne de Messine, Alexandrette, Latakiah et Beyrout.

Ligne d'Égypte, pour Rhodes, Alexandrie directement (trajet en 4 j.), tous les 15 j., le lundi.

Chemin de fer. — Une compagnie anglaise construit en ce moment un chemin de fer de Smyrne à Aidin-Guzel-Hissar. Sa longueur sera d'environ 70 milles anglais ou 113 kil. La première section ira de Smyrne aux montagnes qui séparent les vallées du Méandre et du Caystre; puis un tunnel les joindra à la seconde section, qui courra le long de la vallée du Méandre jusqu'à Aidin. Il se fait entre les deux points extrêmes un grand commerce surtout en tabac et en fruits, dont le transport a lieu à dos de chameau. Ce mode dispendieux, qui revient actuellement à près de 5 fr. par tonne, sera, dit-on, réduit à 40 centimes, lorsque le chemin de fer sera terminé. On évalue les frais de construction de la ligne à 10 à 12 000 liv. sterling par mille, soit environ 20 millions de fr. pour la ligne entière.

II. Histoire.

Smyrne (en grec *Σμύρνα*, en turc *Izmir*), fut, dit-on, selon d'anciennes traditions, fondée par une amazone du même nom, qui avait auparavant conquis Ephèse; aussi Smyrne passait-elle pour une colonie des Ephésiens. Ceux-ci, chassés par les Éoliens, reprirent plus tard la ville avec l'aide des Colophonien. Selon Hérodote, Smyrne était d'origine éolienne, et les Colophonien s'en emparèrent par surprise. Quoi qu'il en soit, Smyrne cessa d'appartenir à la confédération éolienne vers 688 avant J.-C. pour entrer dans la confédération ionienne. Elle sut repousser les attaques du roi de Lydie Gygès; mais prise et détruite par Alyatte en 627, elle ne présenta, pendant quatre cents ans, qu'un monceau de ruines. Alexandre le Grand forma, dit-on, le projet de la rebâtir, mais cette œuvre ne fut commencée que par Antigone et terminée par Lysimaque. La nouvelle ville, bâtie à 20 stades de l'ancienne, devint la cité la plus riche et la plus splendide de l'Asie Mineure, tandis que son commerce la mettait à la tête des villes de l'Éolie. Pendant les guerres de Mithridate, Smyrne, fidèle aux Romains, en reçut toute sorte de bienfaits. Mais plus tard, ayant donné asile à Trébonius, un des meurtriers de César, elle fut assiégée et prise par Dolabella. Sous Tibère, Smyrne obtint le privilège équivoque d'élever un temple à l'empereur. En 178 et 180 après J.-C., la ville, désolée par des tremblements de terre, put se relever, grâce à la munificence de Marc-Aurèle.

Smyrne était, on le sait, une des villes qui se glorifiaient d'avoir donné naissance à Homère; ses habitants avaient construit en l'honneur du divin vieillard un temple nommé l'*Homereion* (*Ὁμηρείον*), avec la statue du poète. On montrait aussi au bord du Mésès une grotte où Homère avait, dit-

on, composé ses poésies. Smyrne n'était pas seulement une grande ville de commerce, elle possédait aussi une école de rhétorique et de philosophie très-renommée. Le christianisme s'y introduisit de bonne heure, et Polycarpe, son premier évêque, souffrit le martyre au milieu du stade, en l'année 166. Sous la domination byzantine, la ville eut à souffrir bien des vicissitudes. Vers la fin du XI^e siècle, étant tombée entre les mains d'un chef turc nommé Tzakhas, elle fut presque détruite par la flotte grecque, commandée par Jean Ducas (1097). Relevée par l'empereur Jean-Ange Comnène, elle fut saccagée en 1402 par Tamerlan. Peu après, en 1424, elle fut conquise définitivement par le sultan Murad II. Les Turcs l'ont gardée jusqu'à nos jours. En 1841, un incendie terrible l'a détruite en partie.

III. Smyrne moderne.

Sans la beauté du golfe où Smyrne baigne ses pieds, sans la nature splendide de ses campagnes, sans la douceur de son climat et l'éclat de son ciel lumineux, la ville moderne répondrait difficilement aux épithètes qu'on lui a données de tout temps: *Smyrne l'Amable*, la *Couronne de l'Ionie*, la *Perle de l'Orient*, l'*Œil d'Anatolie*.

On y reconnaîtrait à peine les descriptions enthousiastes qu'en faisaient les voyageurs du commencement de ce siècle, tant elle a perdu, depuis trente ans, de cette richesse et de cette activité commerciale qui en avaient fait la reine de l'Asie Mineure. Aujourd'hui son port est sans animation, son bazar sans activité; les rues du quartier franc sont mornes, sans que la ville turque ait gagné ce qu'a perdu la population étrangère autrefois maîtresse de la ville. Plusieurs causes peuvent être attribuées à cette décadence: l'incurie de l'administration turque, le système des monopoles qui, sous le règne de Mahmoud,

ont tué son industrie¹, et surtout l'extension de la navigation à vapeur, qui a déplacé le mouvement commercial. Smyrne était autrefois l'entrepôt central de l'Asie Mineure: de tous les points de la Péninsule et des profondeurs de l'Arménie et des frontières de la Perse, comme des cités opulentes de la Syrie, des caravanes sans nombre apportaient à Smyrne les productions du sol et de l'industrie asiatique, pour y être échangées avec les marchandises européennes. La navigation à vapeur a changé tout cela; les Échelles de Syrie, desservies régulièrement par les paquebots, n'ont plus besoin d'envoyer leurs marchandises à Smyrne; Trébizonde et les Échelles de la mer Noire ont également arrêté les caravanes qui venaient de l'Arménie et de la Perse. Smyrne s'est donc trouvée réduite à n'être plus que l'entrepôt de la partie occidentale de la Péninsule, en même temps que son industrie locale, les fabriques de soie, de châles, etc., étaient tuées par la concurrence des produits manufacturés de l'Europe et les causes diverses que nous avons signalées p. 307. Aujourd'hui Smyrne fabrique encore des tissus communs, des tapis de qualité supérieure, de la cire, de la soie; elle exporte de la cire, de la valonée, mais surtout des fruits secs, du raisin et des figues. On peut espérer de voir renaitre la prospérité de Smyrne, si les réformes dans l'administration n'étouffent plus son industrie, si l'amélioration des routes et la construction des chemins de fer rétablissent en sa faveur la facilité des communications; l'excellence de son port, sa proximité de l'Europe lui rendront alors ce qu'elle a perdu.

Smyrne compte aujourd'hui environ 150 000 hab., dont 80 000 Turcs, 40 000 Grecs, 15 000 Juifs, 10 000 Arméniens et 5 800 Franks

¹ Voyez A. de Vallon, *Une Année dans le Levant*, t. II, p. 64 à 84.

ou Européens vivant sous la protection de leurs consuls; aussi les turcs l'appellent-ils *Giaour Izmir*, Smyrne l'infidèle. Comprise dans l'Eyalet d'Aidin, Smyrne est cependant le chef-lieu d'un gouvernement particulier, régi par un pacha. C'est le siège d'un archevêché grec, d'un arménien et d'un mollah de première classe.

La ville est de forme elliptique et présente le long du golfe un développement d'environ 3 kilomètres. Du côté de la terre, elle s'élève sur les pentes du Kizildag ou mont Pagus. Elle compte à peu près autant de quartiers distincts que de cultes. Les Franks et les Grecs demeurent le long de la mer et dans la partie N. Le quartier arménien est plus rapproché des hauteurs. Les Turcs occupent toute la ville haute et la partie O. de la ville. Le quartier juif est placé entre le quartier arménien et le quartier turc. Les maisons ne s'élèvent jamais jusqu'à deux étages; la plupart sont construites en bois, avec un toit brun et sans cheminées, sice n'est dans le quartier franc. Celui-ci comprend les hôtels, les cafés bâtis sur pilotis, les habitations des négociants et les demeures consulaires qui n'ont rien de monumental. La rue principale, parallèle au port, s'étend au S. vers le Bazar, et se continue au N., à partir du Casino ou club de Smyrne avec le *quai anglais*, promenade agréable, mais malheureusement trop restreinte, seul endroit de la ville où les maisons ne baignent pas leur pied dans la mer et d'où l'on puisse admirer le golfe. Dans ce quartier, les maisons sont blanches, propres et souvent construites en pierre. C'est surtout dans la *rue des Roses* que l'on verra les plus belles habitations. Ces maisons, fort simples à l'extérieur, laissent apercevoir par la porte principale une cour pavée d'un fin cailloutis imitant la mosaïque, avec une gracieuse fontaine au centre, et entourée d'un élégant

portique soutenu par des colonnes en marbre avec des soffites décorés d'arabesques ou d'ornements en stuc. Derrière la cour s'ouvre ordinairement un frais jardin. Tout respire le confortable dans ces maisons de la classe opulente. Le petit nombre de fenêtres qui donnent à l'extérieur sont librement ouvertes et non garnies de moucharabis; les toits surplombent et tendent à se rejoindre souvent d'un côté de la rue à l'autre. Les établissements européens que l'on pourra visiter avec intérêt sont: l'église latine, la maison des *Lazaristes* et celle des *Sœurs de charité*, qui se livrent à l'éducation des enfants indigènes avec un succès justifié par leur esprit de tolérance et par les soins charitables qu'ils donnent aux malades de toute croyance. L'église grecque *Hagia Photini*, semblable à toutes les églises de ce genre, et décorée à l'intérieur de fresques plus que médiocres, possède un beau clocher tout neuf, et présente dans son cloître extérieur une plaque consacrée à la mémoire d'un de nos compatriotes, Clément Boulanger, peintre de talent, mort, il y a quelques années, dans une excursion à Ephèse. L'église *Saint-Georges* est de fondation récente. Dans le quartier turc, à l'O. de la ville, nous mentionnerons le *konak* ou résidence du pacha, édifice en bois, qui n'a rien de remarquable que ses grandes dimensions; la *nouvelle caserne*, vaste bâtiment avec de grandes galeries ouvertes sur la mer: elle peut contenir plus de 3000 h., et l'intérieur en est tenu avec beaucoup d'ordre et de propreté.

Les mosquées de Smyrne peuvent être accessibles aux chrétiens, avec la précaution d'ôter ses chaussures et d'y garder un maintien respectueux. La principale mosquée, *Essar-Djami*, se reconnaît à ses nombreuses coupes et à ses minarets, ou s'enroulent de larges spirales de couleur rouge. L'intérieur est tapis-

sé de nattes et de tapis et décoré d'une quantité de lampes, d'œufs d'autruche, de queues de cheval, etc., qui pendent de la voûte. La *mosquée du Bézestein*, située près du grand Bazar, mérite aussi une visite. La fontaine des ablutions est recouverte d'une rotonde à chapiteaux corinthiens, d'une ornementation assez riche. A peu de distance, on admirera une autre fontaine encastrée dans le mur et délicatement incrustée de fleurs, de feuillages et d'inscriptions arabes.

Le *Bézestein* de Smyrne est vaste et bien fourni de marchandises de toute sorte. Il occupe à peu près le centre de la ville, à la jonction des quartiers turc, grec et juif, et se compose d'un grand nombre de rues couvertes, garnies de boutiques. L'aspect pittoresque de ce bazar et de la population qui s'y presse intéressera vivement l'étranger qui commencerait par Smyrne sa tournée d'Orient; mais pour éviter les redites, nous renverrons le lecteur à nos généralités, p. 294, 325, et au Bazar de Constantinople, p. 374 à 377. Nous renverrons aux mêmes chapitres pour ce qui concerne le *Bazar d'esclaves*, cour entourée d'arcades en ruines, aujourd'hui abandonné, et au *khân* du grand vézir, vaste entrepôt occupé surtout par des Persans.

Le *Pont des Caravanes* est la première excursion que font les étrangers qui débarquent à Smyrne. On y arrive en 30 min. en suivant la *rue des Roses*. Ce pont est formé d'une seule arcade et construit de gros blocs de pierre, auxquels le temps a donné une belle couleur dorée; une grille moderne en fer fait un contraste choquant avec son air de vétusté. Sous ce pont coule un ruisseau de 10 mètres de large au plus et à moitié desséché: c'est le *Mélès*, sur les bords duquel naquit, dit-on, le divin Homère, souvent surnommé pour cela le *vieillard mélésigène*. Sur les deux rives, de

beaux cyprès ombragent un cimetière turc; sur la rive droite du ruisseau et à la tête du pont, s'élève une espèce de corps de garde avec un café et une esplanade qui sert de lieu de rendez-vous. Sur le même rivage, à la gauche du pont, on montre un lion de pierre, aux trois quarts enterré dans le limon de la rivière. Le Pont des Caravanes n'est pas seulement un charmant motif de paysage; c'est aussi le lieu d'arrivée des caravanes qui viennent de l'intérieur de l'Asie, et le voyageur n'y fera pas une longue station sans voir arriver d'interminables files de chameaux; le conducteur marche en avant, monté sur un petit âne, les chameaux viennent ensuite, attachés les uns derrière les autres par groupes de cinq ou six; chaque groupe est conduit par un chamelier à pied. Le chameau, dont le chargement pesant et volumineux encombre toute la largeur du chemin, « s'avance processionnellement, dit Théophile Gautier, avec ce pas d'amble si singulier qu'ont aussi l'éléphant et la girafe, arrondissant son dos, faisant onduler son long col d'autruche. » La silhouette étrange de cet animal difforme, qui semble fait pour une nature spéciale, surprend et dépayse au dernier point. Quand on rencontre en liberté, de ces bêtes curieuses qu'on montre chez nous dans les ménageries, on se sent décidément loin du boulevard de Gand, et l'Orient commence à se dessiner d'une manière irrécusable. » Le Pont des Caravanes est un lieu de rendez-vous pour les Turcs le vendredi, et pour les chrétiens le dimanche. Le voyageur y pourra voir les costumes les plus variés et y faire les études de mœurs les plus intéressantes.

Le terrain situé au delà du Pont des Caravanes, et occupé actuellement par quelques villas, semble avoir appartenu à la ville ancienne. On visite avec intérêt un monticule situé sur la gauche à 20 min.

du pont, planté de cyprès et couvert des débris d'une villa turque. On y jouit d'un coup d'œil superbe sur cette belle campagne de Smyrne, cette riante et molle Ionie, à laquelle les ravages de l'homme n'ont pu enlever son aspect enchanteur; sur la partie N.-E. du golfe du côté de la Pointe des Moulins et du village de Bournabat, sur le mont Pagus, sur Smyrne, et la montagne des Deux-Frères ou des Mamelles, qui se dresse au-dessus des sombres cyprès du cimetière.

Revenant au Pont des Caravanes et remontant la rive droite du Méléès, on gagne le pied du

Mont Pagus (*Kizil-Dagh*), dont on gravit facilement le sommet (30 min.) par des sentiers pierreux qui tracent de nombreux zigzags sur la pente de la montagne jusqu'à l'ancienne citadelle génoise. On pénètre dans l'enceinte déserte des fortifications par une large porte. Au centre est une mosquée ruinée, qui occupe, dit-on, l'emplacement de la première église chrétienne de Smyrne. On remarquera aussi de vastes citernes, des voûtes et des souterrains, qui communiquaient, dit-on, autrefois avec le pied de la montagne. Au point le plus élevé règne une seconde enceinte: c'est la forteresse proprement dite, bâtie sur les ruines de l'ancienne acropole grecque. Au pied des murs génois formés de blocs mal taillés et mal cimentés, la muraille hellénique se reconnaît, en dehors comme en dedans, à la régularité de sa construction et à la beauté des blocs de pierre qui la composent. Les hautes tours génoises sont encore en bon état: à l'intérieur, des escaliers assez bien conservés permettent de monter jusqu'au sommet, d'où l'œil embrasse un magnifique panorama. Au premier plan, c'est Smyrne avec son cimetière, ses coupoles, ses minarets, sa grande caserne, ses quartiers juif, grec, franc et turc; puis c'est le golfe tout entier jusqu'au promon-

toire Kara-Bournou au N.-O.; au S.-O., la côte riche de végétation que domine la double sommité du mont des Deux-Frères; au N.-E., la plaine de Bournabat et d'Hadjilar; à l'E., les v. de Boudjah, et au S.-E., celui de Sédi-Keui. Tout au pied de la montagne, au fond d'un ravin aride et brûlé, d'un grand caractère, serpente le Méléès, le ruisseau homérique, dont on suit le cours jusqu'à un vaste et majestueux aqueduc (V. R. 76); un autre aqueduc plus rapproché est en partie caché par un pli du terrain.—Le mont Pagus est entièrement volcanique, et formé de belles roches trachitiques grises et roses, semées de beaux cristaux de feldspath orthose. En redescendant du mont Pagus du côté du S.-O., on trouve au pied de la forteresse quelques fragments de murailles antiques, et l'emplacement du *théâtre grec*; plus au S., il existe encore quelques restes de murailles et le *stade*, reconnaissable à sa forme oblongue. Sur le côté N. du stade, on remarque des voûtes et les restes d'un vaste édifice, qui passe pour l'église de *Saint-Polycarpe*.—Tout auprès un petit cimetière turc avec un seul cyprès marque l'endroit où, selon la tradition, le saint a souffert le martyre. Des pentes du mont Pagus, on rentre à Smyrne en traversant le quartier juif; M. de Rothschild y a fondé un asile pour les Israélites pauvres.

Telles sont à peu près les seules curiosités que Smyrne offre à l'étranger. La plupart des antiquités qu'on y a trouvées ont été disséminées et ont servi à la construction de la ville nouvelle. On peut en revanche faire à cheval, autour de la ville, plusieurs excursions intéressantes, savoir:

1^o Vers l'E., aux v. de **Boudjah** (2 h.) et de **Sédi-Keui** (2 h. 30), séjour favori des négociants anglais qui y ont de belles villas.

2^o Du côté du N.-E., à la Pointe des Moulins, où s'élève maintenant une fabrique avec une haute che-

minée, qui fait un effet désagréable au milieu de ce site si véritablement oriental, de là au v. de **Bournabat** (2 h. de Smyrne), résidence d'été des Européens et plus spécialement des Français. Ce v. paraît avoir été dans les temps anciens au bord même du golfe, dont les eaux se sont retirées lentement par suite des atterrissements du Méléès. Selon MM. Cousineri, Fauvel et Ch. Texier, Bournabat marquerait à peu près la position de **Smyrne antique**, des Eoliens, détruite en 627 avant J.-C. Hamilton et Kiepert placent au contraire cette ville à 1 h. 30 min. à l'O. de Bournabat, sur une colline qui s'élève au bord du golfe, et porte les débris d'une acropole de construction cyclopéenne, avec plusieurs tombeaux fort anciens. M. Ch. Texier (*Description de l'Asie mineure*, tome II, p. 249), regarde au contraire ces ruines comme celles de l'antique **Sipyllum**, capitale du roi Tantale, père de Pélopes, détruite, selon Pline et Strabon, par un tremblement de terre, qui fit surgir un lac à sa place. En gravissant dans la direction du N., à partir d'un petit ruisseau et d'un *tchiflick*, la colline qui domine la rive N. du golfe, M. Texier a relevé successivement 14 tumulus à base circulaire, presque à ras de terre, les uns sur des soubassements de maçonnerie, les autres sur le roc vif. Le plus considérable, situé sur un plateau à 3 kil. environ du point de départ, et à moitié de la hauteur de la montagne, ne serait autre que le fameux **tombeau de Tantale**, mentionné par Pausanias, dont les indications concordent bien avec la localité. Ce tombeau mesure 35 mètr. 60 de diamèt.; sa base est un cercle parfait, construit en pierre sèche; la partie supérieure était conique, et la hauteur totale était de 27 mètr., 60 centim. Au centre était une chambre rectangulaire, et un peu au-dessus se trouve un petit lac de 100 mètres de diamètre que M. Texier croit être l'étang Saloé,

mentionné par Strabon et Pline. A partir du tombeau de Tantale, on retrouve les restes d'une enceinte, qui s'étend vers l'O. jusqu'à une *Acropole*, située sur un rocher à peu près au tiers de la hauteur totale de la montagne. On y pénètre par une porte en pylône de 2 mètr. 25 centim. de hauteur, surmontée d'un linteau monolithe de 2 mètr. 20 centim. de long; le rempart n'a que 3 mètr. d'épaisseur. On s'élève ensuite par un couloir oblique rempli d'éboulis sur une esplanade de rochers, qui mesure environ 50 mètr. en tout sens. On y voit les soubassements d'un temple (temple de Cybèle?), et quelques traces de maisons, dont l'aspect rappelle les murs de Mycènes; ou plutôt les monuments de Crendi et de Gozzo (V. p. 17 et 18). A 1 h. 30 min. à l'E. de Bournabat, est le v. pittoresque d'**Hadjilar**; en continuant dans cette direction, et franchissant le col qui sépare la vallée de Bournabat du bassin de l'Hermus et joint les derniers contre-forts du Manisa-dagh (Sipyle) au N.; avec ceux du Nif-Dagh (chaîne du Tmolus), on atteint (3 h. 30 min.) le v. pittoresque de **Nymphi**, l'antique *Nymphæum*, séjour des empereurs grecs, où l'on remarque les restes d'un château byzantin, placé à l'entrée du village, et un beau sarcophage incrusté dans la maison de l'agha. A l'E. de Nymphi, on arrive à (1 h.) l'embouchure d'un défilé nommé *Kara-bell*, dirigé du N. au S., et où coule un petit torrent affluent du Nif-Tchai. Dans cette vallée bien boisée, on aperçoit sur une grande muraille de rocher, nommée *Tasch-Tépé*, à 40 ou 50 mètr. au-dessus du ruisseau, un grand bas-relief taillé dans le roc, qu'on appelle le **monument** ou **trophée de Sésostris**, qu'il est difficile, à cause de l'épaisseur des taillis, de trouver sans un bon guide. C'est une figure haute de 2 mètres 50 centimètres, sculptée en relief et enfoncée dans une baie creusée dans la surface plate

du rocher. Elle représente un personnage armé, de profil, regardant vers l'E., avec quelques emblèmes hiéroglyphiques à la hauteur de la tête. Cette figure répond exactement à la description du monument mentionné par Hérodote (I. II, c. cvi), et qui représentait le conquérant Sésostris, si ce n'est que l'arc est dans la main droite et la lance dans la main gauche, tandis que, selon l'historien grec, l'un était dans la main gauche, et l'autre dans la main droite. Mais la position du personnage explique parfaitement l'erreur; et l'on a lu dans les hiéroglyphes le nom de Rhamsès. En tout cas, ce colosse est un des plus anciens monuments connus; il doit remonter au xv^e siècle avant Jésus-Christ.

3^e Du côté du S.-O. au fort de *Sandjak-Kaléh* (2 h.) et à *Vourla*. Ce village, ou plutôt la petite île située en face de *Vourla-Skala*, répond assez exactement à la situation de l'antique *Clazomène*, telle que la donne Strabon. Cette ville, fondée par une colonie ionienne et faisant partie de la confédération ionienne, fut prise par le Perse Otanès au début de la guerre médique, et suivit ensuite en général la fortune d'Athènes. Alexandre le Grand réunit Clazomène au continent par une chaussée que Chandler croit avoir retrouvée, avec quelques restes des murailles et du théâtre. Clazomène passa sous le protectorat romain en 188 avant J.-C. Au temps de Mithridate (84) elle fut saccagée par les pirates de la mer Egée; elle fit ensuite partie de la province romaine d'Asie. Cette ville avait donné le jour aux philosophes Anaxagore et Hermotime. Chandler a signalé sur la route de *Vourla* à Smyrne une source chaude qui répondrait à celle qui, selon Strabon, existait près du temple d'Apollon.

De Smyrne à Ephèse, R. 76; — à Sardes, Philadelphie, Hierapolis, Aidin et Milet, R. 77; — à Magnésie et à Thyatire, R. 78; — à Berghama, Edrémyt et à la

Troade, R. 79; — à Métélin, R. 89; — à Chio, Samos et Rhodes, R. 90.

ROUTE 76.

DE SMYRNE A ÉPHÈSE.

15 h. — 4 jours aller et retour. — On couche à Trianda et à Ayaslouk.

La route sort de Smyrne du côté du S. et traverse le vieux cimetière de la ville, qui s'étend sur le versant oriental du mont Pagus. La campagne est à peu près inculte. Aux portes de la ville on passe sur un pont (45 min. de la douane) qui traverse un des affluents du Mélès. Une large vallée appelée vallée de Sainte-Anne sépare la route d'une plaine où s'élève le v. de *Boudja* (V. p. 467). Un aqueduc du moyen âge traverse la vallée de Sainte-Anne. Les eaux que cet aqueduc conduit à Smyrne sont très-chargées de sels calcaires et ont formé de chaque côté de l'aqueduc de grosses masses de stalactites, ce qui lui donne un aspect assez singulier. Deux chemins se présentent : celui de gauche, que le voyageur doit prendre, traverse un cours d'eau, le remonte (pendant 1 h.), puis franchit quelques petites collines (18 kil. de Smyrne) et un premier défilé. Un second défilé (4 kil.) très-resserré se présente bientôt : on l'appelle le chemin du sang. Il s'y est en effet commis un assez grand nombre d'assassinats. La route entre dans une vaste plaine et traverse le *Tachtalu-Sou*, puis un cours d'eau (8 kil.), un autre encore (4 kil.), et peu après arrive au village de

Trianda (6 h. de Smyrne). On y trouve un corps de garde et quelques khâns. — Le chemin se dirige au S.-S.-E., laissant à sa gauche deux autres chemins et le village de *Fortouna*, et longe d'assez près la rivière qui coule entre des buissons touffus. Il traverse (4 kil.) un cours d'eau appelé *Bounar-Sou*, au

bord duquel est un café, puis (6 kil.) un autre cours d'eau. Un ancien cimetière et des débris d'un monument dorique se présentent ensuite. On retrace le *Bounar-Sou*. La route quitte la plaine marécageuse et suit le revers des montagnes en se dirigeant toujours droit au S.-E. Des ruines (16 kil.) s'élèvent à droite, ruines qu'on attribue à l'ancienne ville de *Métropolis*. On arrive à

Yéni-Keui (4 h. de Trianda). Ici la route tourne à l'E. et s'infléchit longeant en écharpe la ligne des montagnes. Au-dessous, dans la plaine, coule le *Bounar-Sou*. Le château ruiné de *Kiz-Kalessi* (le château de la Fille) s'élève à droite (12 kil.), sur une des pointes les plus escarpées de la montagne. On entre dans la vallée du *Kutchuk-Mender-Tchaï* (ancien *Caestre*), laquelle a environ 2 kil. de largeur. La route tourne à l'O., suivant une ligne parallèle au cours de ce fleuve. Les montagnes qui entourent Ephèse apparaissent dans le lointain. Plus près, sur la droite, une construction adossée à la montagne avec les ruines d'un aqueduc semble avoir appartenu à un nymphée. Le voyageur arrive à un pont construit avec des débris romains, mais dont les arches sont en ogive. Il franchit le fleuve sur ce pont (12 kil.) et continue à en descendre le cours sur l'autre rive. A mesure qu'on avance le fleuve s'élargit. La route court dans la plaine d'Ephèse. Bientôt le fleuve se divise en deux branches. Le village et le château d'*Ayaslouk* (6 kil.) s'élèvent à gauche sur un rocher isolé. La route oblique au N.-O. et atteint (1 kil.)

Ephèse. — *Histoire*. — Cette ville célèbre a été plusieurs fois rebâtie et à des places différentes. La première Ephèse, qui s'appelait *Smyrne*, était placée sur la pente du mont *Prion*, dans un endroit nommé *Tracheia*. Une seconde ville fut fondée par *Androclus*, près du temple actuel de *Minerve*

et de la fontaine d'*Hypelnée*. La troisième ville fut construite près du temple de *Diane* dans la plaine, non loin du *Caestre*, à l'époque de la domination des rois de *Lydie*. Depuis, la ville fut encore déplacée quatre fois. Le temps de sa plus grande prospérité fut le règne de *Lysimaque*, général d'*Alexandre*, qui l'embellit et l'entoura de murs. Néanmoins depuis longtemps déjà Ephèse était célèbre dans tout le monde ancien par la magnificence et la richesse de ses édifices, parmi lesquels le temple de *Diane* était cité comme une des sept merveilles du monde. Ce temple, comme chacun sait, fut brûlé par *Erostrate*, la nuit même où *Alexandre le Grand* vint au monde. Le christianisme fut prêché à Ephèse par *saint Paul*; *saint Jean* y résida, et c'est là probablement qu'il mourut.

Etat actuel. Ephèse, si souvent rebâtie et déplacée, couvre de ses ruines une immense étendue de terrain, qui demande au moins 4 heures pour être traversée. Ce vaste amas de ruines, parmi lesquelles il est assez difficile de se conduire, est répandu dans une plaine bordée au N. par le mont *Ialessus*, au S. par le *Coressus*, à l'O. par la mer, et traversée par le *Caestre*. Sur la rive droite du *Caestre* s'étendent des marécages; la rive gauche est couverte de ruines. Deux montagnes isolées s'élèvent dans la plaine; au N.-E. la montagne sur laquelle *Ayaslouk* est bâti; à l'O. le mont *Prion*, qui occupe le centre de la ville. Il est bon de se diriger tout d'abord vers le *Coressus*, qui ferme la plaine au S. De cette position élevée, le voyageur pourra prendre une idée générale des lieux et marcher ensuite avec moins de difficultés au milieu des ruines dont il aura d'avance reconnu la direction. Sur la crête du *Coressus* même, s'étendent, sur une longueur de plus de 1200 mètr., les murailles de *Lysimaque*, flanquées de distance en distance de tours carrées et de poternes, et bâties tantôt en assises

régulières, tantôt en blocs irréguliers. Un chemin de ceinture taillé dans le roc et bordé de nombreux monuments funéraires suit le pied de ces murailles. De là le voyageur aperçoit devant lui, dans la partie S.-O. de la ville, un édifice carré, appelé prison de Saint-Paul. C'est en réalité, ou un poste avancé de *Léleges*, ou une de ces vedettes que les Perses avaient coutume d'élever sur les montagnes. Au centre des ruines, comme nous l'avons déjà dit, s'élève le mont Prion, dans les flancs duquel est taillé le théâtre, édifice assez bien conservé. A côté s'étend le stade, qui par son côté gauche s'appuie sur la montagne et par son côté droit porte sur des substructions. Son intérieur n'offre rien de remarquable. Le stade et le théâtre étaient autrefois entourés de portiques qui conduisaient aux Thermes et à l'Agora, dont les ruines sont voisines. Il ne reste de l'Agora qu'un grand fronton à demi ruiné, fronton qui a été souvent reproduit par le dessin et qui appartenait à un temple prostyle et tétrastyle placé au milieu de l'Agora. Des thermes, il reste de grandes salles qui n'ont plus de couverture. — Les autres ruines n'ont plus aucune figure. Le temple de Diane, détruit par Érostrate, fut rebâti sur de plus grandes proportions. On mit 220 ans à le refaire. Cet édifice magnifique, si souvent mentionné dans les Actes des Apôtres, fut détruit une seconde fois quand les empereurs chrétiens firent abattre les temples du paganisme. On en a cherché vainement les traces, qui ont peut-être été recouvertes par les dépôts du Caystre; la place qu'il occupait était probablement au bord de ce fleuve, au fond du port.

C'est au printemps qu'il faut faire cette excursion. A cette époque l'eau abonde dans les ruisseaux, et les ruines disparaissent presque sous la verdure des lianes. En été le voisinage des marais du Caystre rend le séjour dangereux.

Des ruines d'Éphèse on revient à **Ayaslouk**, qui, parmi ses ruines informes, offre une belle **mosquée**, bâtie à la fin du xve siècle; c'est un grand rectangle coupé en deux portions égales, dont l'une est la cour (harem) et l'autre le lieu de prière (Djami). La façade de cette mosquée est en marbre blanc. Deux portés donnent accès dans l'intérieur. La porte du S., précédée d'un perron de dix marches, est ornée d'arabesques, d'inscriptions, et couronnée de créneaux découpés dans le genre de ceux des mosquées du Caire. Au-dessus s'élève un minaret en briques. La porte du N. n'a rien de remarquable. La cour, au milieu de laquelle se trouve la fontaine aux ablutions, était autrefois entourée de colonnes de granit. Au fond de cette cour, la porte de la nef s'ouvre suivant un axe perpendiculaire à l'axe des deux autres portes. C'est une triple arcade mauresque portée sur des colonnettes. Des fenêtres carrées mettent la nef en communication avec le dehors. Elles sont surmontées d'inscriptions et surchargées d'ornements d'une correction admirable, comme tous les détails de cette mosquée. Tout près de ce monument s'élève une autre mosquée plus petite et à demi ruinée. A l'E. les restes d'un **aqueduc** s'étendent dans la direction de l'O. Les piles en sont faites avec des marbres blancs enlevés à Éphèse et couverts d'inscriptions.

On doit retourner d'Ayaslouk à Smyrne par le même chemin, à moins que l'on ne veuille continuer jusqu'à Milet, et prendre à rebours l'itinéraire suivi dans notre route 77.

ROUTE 77.

DE SMYRNE A SARDES, PHILADELPHIE, LAODICÉE, MILET ET ÉPHESE.

25 à 50 jours. — On couche à Trianda, Baïndir, à Démisch, Tché, Sardes, Ala-Schéhr,

Inéh-Gueul, Boulladan, Hiéropolis, Denizlu, Gaïra, Asehaga-Naslu, Aïdin, Ainéh-Bazar, Samsoun, Hiéronda, Palatia, Ayaslouk et Trianda.

De Smyrne à Trianda, 6 heures (V. R. 76). — De Trianda la route se dirige à l'E.-S.-E., à travers une plaine inculte, de 5 lieues de large environ; on traverse un ruisseau à la hauteur de Fourtouna (4 kil.), puis un second (8 kil.), on croise (8 kil.) la route qui va à Nymphie, et l'on franchit encore un troisième (2 kil.) et (6 kil.) un quatrième ruisseau. De distance en distance on rencontre de petits corps de garde en feuillage, occupés par des Zeibeks. Le chemin tourne au N.-E. (12 kil.) et atteint (7 kil.)

Baïndir (12 h. de Smyrne). C'est une ville entièrement moderne, bâtie sur le versant d'un des derniers contre-forts du Tmolus. Le coton est la principale culture du pays.

La plaine recommence au delà de Baïndir; on traverse successivement deux ruisseaux (2 kil.—4 kil.), laissant à gauche, sur la pente de la montagne, le v. de Iaki-Keui, et plus loin, du même côté, celui de Bourgaz (4 kil.). Au delà d'un troisième ruisseau (6 kil.) apparaît le Caystre, couvert de roseaux, et coulant au milieu de la plaine fertile appelée chez les anciens *plaine Cébienne*. Les ruines d'une église en forme de basilique et d'un monastère byzantin s'élèvent au bord de la route. Le chemin incline légèrement au N., parallèlement au cours du Caystre; il traverse un ruisseau (7 kil.), franchit un des petits cratères du Tmolus, puis rencontre (4 kil.) un café au confluent de deux ruisseaux et, tournant au N. (3 kil.), arrive (7 kil.) à

Démisch ou **Eudémisch** (6 h. de Baïndir), ville assez considérable. Un grand torrent qui descend du Tmolus la traverse et sert à l'irrigation des rues. Démisch possède une église grecque toute neuve, d'assez belle apparence et bâtie en partie avec des matériaux tirés des ruines

d'Hypæpa. D'autres monuments, qui ont la même origine, offrent quantité d'inscriptions de toutes les époques. Une statue de Vénus, prise encore à Hypæpa, sert à soutenir l'escalier de l'école grecque de Démisch. Cette Vénus appartient à la plus belle époque de l'art grec. Par sa pose, par ses admirables draperies, elle a une grande ressemblance avec la Vénus de Milo.

Pour visiter Hypæpa (5 ou 6 h. aller et retour), il faut se diriger vers le N.-O., s'engager dans les montagnes, s'élever sur un plateau, puis redescendre pour traverser un cours d'eau et remonter (10 kil.) vers l'antique **Hypæpa**, en grec moderne *Hypipa*, en turc **Tépé**, bâti sur un des versants du Tmolus. Ce village est coupé en deux par un ravin profond rempli d'eau seulement pendant une partie de l'année. Cinq ponts joignaient autrefois les deux bords, il n'en reste plus que trois. Le mieux construit et le plus large, situé au milieu du village, est muni d'un parapet en marbre blanc. Tout près on voit l'ouverture d'un souterrain qui conduisait jadis hors des murs. En remontant le ravin, on arrive auprès du second pont, dans un vaste champ d'oliviers énormes, qui renferme une construction d'un style assez rare. C'est une double galerie souterraine qui paraît avoir appartenu à un grand temple. Entre les deux galeries règne une rangée de fûts de colonnes en granit, fûts bruts, espacés de 4 mètr. en 4 mètr., reliés par un mur fait de petits moellons, avec des arcs de décharge, en forme de niche. Ces colonnes sont profondément engagées par en bas dans le sol et, par en haut, dans l'épaisseur des voûtes. M. Charles Texier pense que ce pourrait bien être le temple fondé par Artaxerxès, dont Pausanias a fait mention. De l'autre côté du pont et sur une colline, est le théâtre, édifice fort petit, dont il ne reste que le mur de soutènement des gradins. Au

bas de la colonne, on voit le subsomment d'un temple sur lequel quelques colonnes cannelées en spirale sont restées debout.

On revient à Démisch.

De Démisch, la route monte vers le N. et court en écharpe sur le versant des montagnes, au-dessus du torrent qui traverse Démisch, et franchissant un ravin et un ruisseau, parvient enfin à (16 kil.)

Birgui (6 h. de Démisch). Ce village contient dans ses constructions modernes des débris antiques enlevés aux ruines d'Hypæpa, ce qui a porté certains voyageurs à placer ici cette ville même.

La route de Birgui à Sardes est peu fréquentée et présente quelques dangers; il est bon de prendre une escorte à Birgui. Le chemin monte dans des montagnes plantées de noyers et de châtaigniers, puis tourne à droite dans un vallon où d'abondantes fontaines coulent de tous côtés. Il passe (1 h. 30) au pied d'un énorme platane sous lequel on peut faire halte. Le tronc, à hauteur d'homme, a 12 mètr. de circonférence, et l'élévation totale de l'arbre est en proportion. Près d'un café abandonné (1 h.) on découvre vers le S. la plaine du Caystre, et vers le N. une partie de celle de Sardes. La route, qui monte toujours, parvient (1 h.) sur un petit plateau où s'élève le v. de *Téké*; et où le Pactole prend sa source. Il est bientôt assez abondant pour faire tourner un nombre considérable de moulins: à droite se dresse le sommet du Tmolus (aujourd'hui *Bouz-Dagh*, montagne de glace) qui s'élève à 1330 mètr. au-dessus du niveau de la mer. Le chemin et le fleuve se côtoient et traversent le plateau du S. au N. Bientôt le Pactole se précipite en cascades sur des blocs de granit et s'enfonce dans un ravin étroit et profond; tandis que la route quitte le bas-fond pour s'élever sur les flancs de la montagne. Les deux côtés de la vallée portent parmi les rochers quelques chênes clair-semés,

seuls restes des belles forêts qui l'ombrageaient autrefois. Le voyageur passe auprès du lac *Gazaclev*, puis il descend pour traverser un affluent du Pactole, et laisse de côté un chemin creux conduisant au v. d'Alectiane, placé à 1000 mètr. au-dessus de Sardes, au milieu d'un paysage frais, verdoyant, qui rappelle la Suisse. On franchit une chaîne de montagnes parallèle au Tmolus et on descend vers Sardes. Un dernier sommet, isolé du reste de la chaîne, porte des constructions antiques qui appartenaient à la citadelle de Sardes. Leur nom est *Kiz-Koulèssi* (la tour de la Fille). La route tourne à l'E. et rejoint le Pactole près de

Sardes (*Sart*) (6 à 7 h. de Birgui), fondée à une époque très-reculée, et qui, devenue capitale de l'empire des Lydiens, fut sous le roi Crésus une des villes les plus riches et les plus magnifiques du monde ancien. L'empire des Lydiens fut détruit et la capitale prise en 545 avant Jésus-Christ, par Cyrus. Sardes fit alors partie de l'empire des Perses jusqu'à l'époque de l'expédition d'Alexandre le Grand, entre les mains de qui elle tomba après la bataille du Granique. Elle passa plus tard au pouvoir des rois de Syrie, puis à celui des Romains, quand Pompée eut réduit la Syrie en province romaine, en 69. Arrachée à l'empire grec par les Turcs, elle fut détruite par Tamerlan, qui acheva ainsi l'œuvre à moitié accomplie par les tremblements de terre. La religion chrétienne fut prêchée à Sardes par saint Paul, qui y fonda une Église. Un évêché y fut érigé, et plusieurs conciles généraux s'y sont réunis.

Aujourd'hui, l'emplacement de Sardes n'est plus même occupé par un village. Des bergers nomades viennent s'établir chaque année dans ses ruines pour y passer quelques mois d'automne. Un moulin mù par le Pactole et habité par un chrétien est la seule habitation moderne de cette plaine, pourtant si belle et si fertile.

Des murs très-considérables, mais trop ruinés pour indiquer la disposition des édifices auxquels ils appartenaient, marquent l'étendue de l'ancienne ville. À l'E. de son enceinte est le théâtre, adossé à la montagne. Il n'en reste que des vestiges du pourtour extérieur et le mur de soutènement des gradins. Tout auprès, parallèlement à la façade du théâtre, s'étend le *stade*; en avant dans la plaine, se dressent les ruines d'une vaste construction qui paraît avoir été le *gymnase* et qu'on a prise quelquefois pour le palais de Crésus. Parmi les autres ruines, on peut reconnaître les débris de deux églises, l'une dédiée à la Panagia, l'autre à saint Jean. En arrière de la ville, à 2 kil. environ dans la direction du Tmolus et au delà du Pactole, sont les ruines du grand temple de *Cybèle*. Il n'en reste que trois colonnes debout et quelques autres couchées à terre ou en morceaux.

La nécropole de Sardes est à 13 kil. au N. Le chemin qui y conduit coupe celui de Philadelphie (2 kil.), traverse le v. de Karaghalu (3 kil.), et courant toujours en plaine atteint et franchit l'Hermus (*Guédiz-Tchâï*), puis tourne au N.-O., à travers une plaine marécageuse; gravissant alors (6 kil.) des collines crayeuses, il arrive (2 kil.) au lieu dit

Bin-Tépé (*les mille tertres*). Soixante tumulus de forme conique, ce qui est l'indice d'une haute antiquité, se dressent sur une colline. Leur hauteur varie de 15 à 20 mètr. Celui qui est désigné comme étant le **tombeau d'Alyattes** en a 80. Hérodote et Strabon ont donné une description fidèle de ces lieux, qui n'ont pas changé depuis trois mille ans. Le volume du tombeau d'Alyattes a été évalué à 2 650 800 mètr. cubes, et le prix qu'il a dû coûter à 10 603 000 fr. Il fut bâti aux frais des marchands, des artisans et des courtisanes. Cinq termes placés en haut portaient des inscriptions marquant

la part qu'avait payée chacune de ces trois classes. On ne voit plus aujourd'hui sur le haut du monument qu'une fondation de 6 mètr. carrés qui porte une pierre énorme en forme de phallus, de 3 mètr. de diamètre, mais sans inscription. Les tumulus en maçonnerie sont recouverts de gazon.

On revient vers Sardes, et l'on prend (11 kil.) la route de Philadelphie, que l'on avait laissée sur la droite pour aller à Bin-Tépé.

Cette route se dirige à l'E., à travers une plaine sans culture, où l'on ne rencontre que les v. de Saléili et de Déré-Keui; on traverse successivement trois cours d'eau (7 kil.—8 kil.—6 kil.). Plus loin, elle tourne vers le S.; les collines se succèdent sans changer d'aspect. On en franchit quelques-unes qui s'avancent davantage dans la plaine. Une suite de cours d'eau se présentent (7 kil.—4 kil.—5 kil.—8 kil.). La rivière qui les reçoit tous dans la plaine n'est plus l'Hermus, mais un de ses affluents, le *Cogamus* (aujourd'hui *Kouzou-Tchâï*); on arrive enfin à (13 kil.)

Ala-Schêhr ou **Philadelphie** (11 h. de Sardes). Cette ville fut fondée par Attale Philadelphie frère d'Eumène, roi de Pergame. Son histoire est peu connue. C'est une des sept églises de saint Paul. La ville actuelle d'Ala-Schêhr est située, partie dans la plaine, partie sur une colline assez élevée. La ville basse est traversée par un ruisseau qui va se jeter dans le Cogamus. Ala-Schêhr contient trois mille maisons, deux cent cinquante appartenant à des chrétiens et le reste aux Turcs, plusieurs mosquées, des bazars, des bains et un khân. Elle sert de résidence à un évêque du rite grec et d'étape pour les caravanes qui vont de Smyrne à Alep.

Les anciens murs de la ville subsistent encore, mais en très-mauvais état. Ils forment un carré à peu près parfait. Une seule des portes antiques est debout. Au milieu de la ville sont les ruines